

Entre classe et blanchité

Esquisse d'une réflexion sur une position sociale de Blanc de couche moyenne

par JC

Ce texte est le résultat d'une demande d'écriture à la première personne dans l'intention d'éviter non seulement les prétentions intellectuelles et leur soit-disant mise à distance sans « corps ni âme », mais aussi de camouflage d'une histoire et d'un point de vue socialement et « racialement » situé. Je cours ici le risque d'un texte ennuyeux pour beaucoup, et parlant de « mon vécu » mon texte sera égo-centré, « Blanco/andro/hétéro/socio-centré », et certainement porteur de violence symbolique et sociale pour certaines personnes qui me liront. J'en suis désolé.

J'espère que même dans ces ratés, ce texte permettra de contribuer à une interrogation qui n'émerge pas vraiment encore en France sur un visage du racisme passé sous silence et invisible en tous cas pour les Blanc-hes : celui de la position sociale de Blanc-he et de la Blanchité (structure mentale et sociale guidant nos identités, nos manières d'être, d'agir, de voir et de refuser de voir, de penser, mais aussi comme costume « racial » et passeport social nous ouvrant des portes et des droits qui sont fermés au Non-Blanc-hes). Ce texte n'a pas la prétention d'être exhaustif ni juste. Je ne suis même pas sûr d'avoir atteint l'objectif fixé de parler de « ma Blanchité ». Il a été écrit sans filet, au gré d'une introspection pas évidente, d'où l'écriture décousue et brouillonne, mais aussi parce que réfléchir sur mon histoire a aussi déterré des lièvres douloureux que je ne souhaite pas rendre publics, et évidemment aussi parce que ce travail m'a aussi obligé à (essayer de) me regarder comme Blanc. Pas si simple... Je ne suis ni sûr de ce que j'écris quant au passé (ce sont des relectures faites au présent sur la base de vagues souvenirs et d'impressions), ni sûr des interprétations que je propose ; elles sont à prendre avec des pincettes aussi. De plus, du fait de l'aspect personnel de ma réflexion, je suis tombé dans les travers et réflexes d'un récit de soi amélioré, qui évite aussi une exposition trop critique. Je suis pris dans des réflexes de protection. J'ai en tout cas essayé d'être sincère. Prenez ce qu'il y a à prendre et jetez le reste.

I. D'où je parle : les chemins d'une conscience de classe et de la découverte du rapport social raciste

Aujourd'hui

Je suis Blanc né en France, actuellement travailleur précaire¹ (diplômé BAC+5) de « couches moyennes » ou en voie de le devenir. Mon « disque dur » social et culturel est structuré par double héritage de classe : un héritage populaire et ouvrier, et un héritage de couche moyenne (hégémonique dans ma personnalité) qui régulièrement me fait être mal à l'aise et en décalage quand je suis parmi les « classes moyennes », mais aussi quand je suis en milieu populaire et ouvrier. Par ailleurs, je suis un homme hétérosexuel, j'ai 30 ans, et je suis pour le moment en bonne santé physique, sans handicap physique majeur. Bref, disons que sur l'échelle sociale globale de la France (et plus encore de la planète) je fais partie des gens

¹ En 10 ans d'expériences professionnelles, mes revenus ont rarement dépassé le SMIC

qui ont les fesses bien au chaud, qui sont « favorisés », « privilégiés » et qui ne sont pas agressés par la vie de manière régulière ou quotidienne.

Mes fréquentations ordinaires sont plutôt des Blanch-es de couches moyennes (précaires ou non). Je fréquente aussi des personnes issues de milieu populaire Blanc-h-es ou non-Blanches, que ce soient des ami-es ou des connaissances militantes ou professionnelles. J'ai souvent le sentiment que je contourne (dans une certaine mesure seulement) des formes quotidiennes de ségrégation sociale et « raciale » de France, tant les autres couches moyennes que je fréquente croisent, vivent à côté, mais « rencontrent » rarement les milieux populaires et les Non-Blanch-es. Dès que je me « laisse aller », rapidement, je rentre à nouveau dans les rails de la ségrégation « raciale » et de la ségrégation de classe, parce que « spontanément », nous, les couches moyennes Blanches, pratiquons l'entre-soi, ce que certains ont appelé le « communautarisme majoritaire », par choix ou préférence, mais aussi parce que la société est organisée comme cela, et pour cela.

Malgré les discours convenus et affichés « d'ouverture à l'altérité », à « la différence » qu'elle soit sociale, « raciale » ou autre, en réalité, c'est la recherche du semblable qui est notre norme, ma norme. Nous n'aimons pas être bousculés dans nos petites habitudes qui nous confirment ce que nous sommes : des gens qui pensons être « juste » dans ce que nous sommes, dans ce que nous pensons, dans ce que nous faisons, et dans nos fréquentations. L'altérité de classe et de « race » est en vérité un risque permanent que nos « croyances », nos certitudes et nos images de nous-même soient remises en cause.

Région Nord-Pas-de-Calais

J'ai grandi dans le nord de la France. Les classes populaires (ouvrier-es, paysan-nes, petits employé-es, précaires, etc.) y sont majoritaires, en nombre. Mais le pouvoir (social, culturel, symbolique et économique) est entre les mains des classes bourgeoises et « couches » moyennes qui contrôlent et dominent la région qu'elles utilisent à leur avantage, pour leurs familles, leurs proches et leurs allié-es. D'autre part, un-e Français-e sur cinq (20%) est immigré-e ou né d'au moins un parent immigré-e. Le Nord-Pas-de-Calais est une région historiquement fortement composée d'immigrations diverses (coloniales ou non). Mais quelques soient leurs « origines » réelles, ce sont les populations « Blanches » et « Françaises » (construite dans leur tête comme telles) qui sont majoritaires, hégémoniques et dominantes. J'ajoute que les rapports sociaux de pouvoir sont également en faveur de la « classe d'âge » des 40-70 ans, hommes, hétérosexuels².

Donc, en fonction des situations, je bénéficie de manière plus ou moins importante d'accès facilités à des droits, des « avantages systémiques » que me procurent mes caractéristiques sociologiques de « dominant » (Blanc, homme, hétéro, « valide », « couche moyenne »). La société est relativement adaptée et faite pour ce que je suis. Nombre de portes qui se sont ouvertes et qui s'ouvrent encore pour moi, ne s'ouvrent pas pour les non-Blancs. De plus, c'est aussi parce que certaines ne s'ouvrent pas pour les non-Blanch-es qu'elles s'ouvrent pour moi (ex: logement, emploi, formation, etc.).

Origines populaires et immigrées

² On pourrait dire que c'est en partie aussi le portrait de l'ensemble de la France, quoiqu'il y ait des différences selon les régions concernant la composante de population issue de l'immigration ou non Blanche, et aussi concernant l'importance des classes populaires Blanches et non-Blanches.

Mes deux parents étaient employé-es du service publique aux PTT. Ma mère travaillait de jour à France Télécom, et mon père travaillait de nuit dans un centre de tri postal. J'ai grandi dans une famille économiquement modeste, mais jouissant d'une relative sécurité sociale et économique (ni tout à fait de classe ouvrière, ni tout à fait de couches moyennes). Mon père vient d'une famille de mineurs de fond, à forte conscience de classe, et ma mère vient de la classe ouvrière isolée et individualisée, à faible conscience de classe et plutôt tendance à regarder davantage vers les bourgeois-es envié-es. Une partie de ma famille est issues de l'immigration (polonaise, italienne, belge) et l'autre partie est, a priori, d'origine non-immigrée ou construite socialement et culturellement comme telle. Le monde ouvrier, l'immigration et le racisme, fait partie du vécu familial (d'expériences concrètes vécus dans le passé ou dans le présent) et des sujets de discussions familiales. Ce n'était ni homogène ni dénué d'ambivalence et ambiguïté. Ces thèmes étaient abordés parfois de façon progressiste, parfois de façon conservatrice, parfois adoptant le point de vue de l'opprimé et le légitimant, parfois adoptant le point de vue du dominant en le légitimant.

Ces origines de classe et origines immigrées, ainsi que des vécus personnels de la domination de classe, associées à une socialisation politique familiale de gauche, m'ont conduit à être sensible assez tôt aux enjeux frappant les classes ouvrières et populaires (inégalités, pauvreté, désavantages, précarité, mépris de classe), aux enjeux concernant l'immigration, le racisme, et les discriminations, mais aussi aux contradictions internes aux classes populaires (comme dans ma famille) où sont présentes des critiques des idéologies dominantes (bourgeoises, petites bourgeoises, libérales ou social-libérales, racistes, sécuritaires, républicaines) et en même temps où sont parfois présentes et relayées ces mêmes idéologies dominantes.

Je n'ai pas vécu le racisme personnellement. Il n'y a pas eu de transmission du stigmatisme xénophobe et des vécus du racisme (qui se sont arrêtés à la « première génération » dans ma famille). Nous n'avons pas de marqueur « racial ». Ni notre couleur de peau, ni notre nom, ni notre culture, ne révèlent nos origines immigrées effacées et invisibles. D'autre part, nous sommes culturellement « assimilés », il reste peu de trace de la culture polonaise dans ma famille. J'ai mis du temps à le comprendre, mais c'est une différence fondamentale avec l'immigration (post)coloniale : ma famille et moi, de mes grands-parents à mes frères, sœurs et cousins-es, sommes donc des « Blanc-es » appartenant au groupe majoritaire et dominant sur le plan de la domination raciste. Nous sommes subjectivement construits comme « Blanc-hes » et « Français-es ».

Vivre dans un environnement de personnes majoritairement Blanches

Enfant et adolescent, j'ai vécu au milieu de personnes majoritairement Blanches de couches moyennes, mais aussi avec des ami-es et d'habitants-es du quartier et de la ville de classe populaire et d'origine immigrée (post)coloniale³. À la maison, dans le quartier, à l'école, chez le médecin, dans les magasins de la vie courante, etc., à chaque pas effectué, je voyais des Blanc-hes. Les Blanc-hes étaient la majorité des personnes qui m'entourait et je l'étais aussi. Je suppose que c'est déjà là que c'est joué ma construction identitaire de Blanc. Cela

³ Notamment par le biais de l'école (primaire, collège, lycée) mais aussi du fait d'une socialisation juvénile de rue qui a favorisée des rencontres avec d'autres jeunes de milieu populaire (issus de l'immigration coloniale ou non) du quartier ou des quartiers environnants.

doit, d'entrée de jeu, créer une confiance identitaire sur le plan « racial ». J'étais dans la norme majoritaire. C'est aussi ce qui a pu m'éviter, pendant longtemps, de voir que j'étais Blanc. La question (je crois) ne m'a jamais été posée, n'a pas été soulevée. Si bien que les personnes non Blanches que je croisais étaient elles hors de la norme majoritaire et étaient donc « vues ».

Un « décor » culturel et symbolique Blanc

En plus des personnes concrètes rencontrées, je dirais que le « décor » culturel et symbolique a dû jouer beaucoup. La grande majorité des produits et objets « culturels » (jouets, téléfilms, films, publicités, bandes dessinées, revues, livres, et autres images) représentaient des personnages, des enfants ou adultes Blancs. Mes jouets, ceux de mes ami-es, et ceux auxquels je n'ai pas eu accès mais que je pouvais voir dans différents supports (publicités à la télé, catalogues, rayons dans les supermarchés, etc.) correspondaient à ma « couleur de peau ». Ils « me disaient » aussi que le Blanc était la norme, et que j'étais dans la norme. Quand on sait que les supports d'identification sont fondamentaux dans la construction de soi pour les enfants et adolescents, avoir un environnement qui vous « confirme » dans ce que vous êtes ne peut être que sécurisant. Il vous confirme en quelque sorte votre place dans la société.

Je suppose que le contenu de ces représentations Blanches a dû peser énormément. Les contenus et les modes de représentation des Blanc-hes varient d'un pays à un autre, ou d'une époque à une autre. Cela doit construire les « Blanch-es » de façons différentes. Je n'ai à ce jour pas vraiment idée de ce que ces représentations recouvraient à l'époque, ni l'impact qu'elles ont eu sur moi et les « miens », ni qu'elles sont les différences ou les constances avec aujourd'hui. Je suppose qu'elles devaient être de toute façon avantageuses et positives favorisant l'identification et la volonté consciente et inconsciente « d'être comme eux/elles », et que les modes de représentations des « autres », les non-Blanch-es, devaient soit par leur absence, soit par des représentations tronquées, construire dans ma tête la hiérarchie des représentations, des préjugés et des stéréotypes racistes de France. Cela n'est pas un petit détail pour commencer dans la vie : que dit et que nous dit, en montrant ou en cachant, notre environnement visuel ? La violence symbolique et sociale que l'environnement émet nous construit déjà comme des domin-ées ou des dominant-e, elle nous prépare déjà à nous positionner dans le rapport social raciste et à nous positionner par rapport aux « autres ». Pour moi, cet environnement culturel et symbolique m'a donc construit racialement comme un Blanc, comme un dominant « racialement » avantage, et aussi avantage sur le plan du genre en tant qu'homme et hétérosexuel.

Cet environnement symbolique et culturel est celui des Blanch-es de couches moyennes et des classes supérieures avec des normes de genre qui sont les leurs. Si une partie de moi a été avantage par cet environnement culturel, une autre partie de moi a été « aliénée » et dominée tant les valeurs, les normes et les messages véhiculés étaient et sont ceux des classes sociales dominantes et qui ne correspondaient pas à celles de ma famille, de mon milieu social d'origine et de ce que je suis. Ce n'est peut être pas clair, j'ai pris conscience de cela récemment. Pour caricaturer, je dirais qu'à la télé par exemple, il y a deux tendances de contenu culturel : l'une que je vais limiter à ARTE, dont une bonne part n'est pas toujours ni accessible, ni attirante, ni utile pour ceux qui ne sont pas de classe moyenne ou supérieure. De

l'autre une culture soit-disant populaire de TF1 ou de Patrick Sébastien (que nous regardions en famille) qui si elle peut être divertissante n'est autre qu'une culture qui n'est pas une culture populaire, c'est une culture faite par les classes dominantes pour les classes populaires dominées Blanches. Si le monde non-Blanc de France par/pour/des non-Blanch-es n'existent pas à la télévision française, il me semble que les classes populaires Blanches sont avantagées racialement, mais elles ne le sont pas sur le plan des classes sociales.

Ne sont pas ou très peu présentes à la télé les cultures intellectuelles populaires, les littéraires populaires, les sciences populaires, l'art populaire, les pensées et philosophies politiques propres et produites par et pour les classes ouvrières et populaires, l'anti-racisme et le féminisme par/pour/des classes populaires. Je considère que tant pour nous divertir que pour nous « cultiver » ou nous politiser (les trois se mélangent parfois), nous disposons en fait d'instruments culturels pensés, produits, conçus par les classes bourgeoises et petites bourgeoises Blanches, qui sont totalement empreints des valeurs et normes sociales propres à ces groupes sociaux, qui servent d'ailleurs les intérêts sociaux de ces classes dominantes. Nous pensons et rions avec leur « outils de culture », et aussi avec leur norme de Blanchité, selon leur intérêt. Il n'empêche que leur Blanchité, sert aussi la notre et la mienne.

Enfance en milieu Blanc et petit bourgeois

Mes deux parents, qui n'ont pas le Bac', ont eu les possibilités, et aussi voulu s'extraire de leur classes sociales d'origine, notamment grâce à l'entrée dans la fonction publique. Du fait des politiques de logement et d'accès à la propriété pour les revenus modérés de l'époque, mes parents ont acheté un logement HLM dans un quartier résidentiel. En fait, ils ont vécu Boulevard de Metz à Lille dans un appartement HLM et n'avaient jamais envisagé de devenir propriétaires parce que cela « n'était pas pour des gens comme eux ». C'est un ami de mon père qui un jour lui a donné l'information que des logements résidentiels HLM étaient au même prix que leur appartement, et qui les a informés de l'accessibilité (relative) de prêt immobilier sous réserve d'endettement sur 30 ans. Il s'en est peut être fallu de peu pour que mes parents et nous continuions à vivre dans un quartier populaire plus divers « racialement ». Cela aurait changé beaucoup de chose pour nous, pour moi.

Toujours est-il que c'est ainsi que j'ai grandi dans un quartier dont une partie est très populaire et ouvrière, composée d'immigré-es ou de français-es issu-es de l'immigration coloniale, tandis que l'autre partie du quartier, là où j'ai grandi, était plus » mélangée « , plutôt composée de couches moyennes et de classes populaires. Avec les « transformations urbaines » et la hausse des prix, la plupart des familles populaires ont petit à petit disparu. Les quelques familles immigrées, aux origines immigrés coloniales, ont elles aussi disparu petit à petit... au profit de nouveaux habitant-es de plus en plus riches et Blanc-hes. Aujourd'hui cet partie du quartier est, je pense, exclusivement (ou presque), composé de classes moyennes voire supérieures (dont quelques familles issues de l'immigration). L'autre partie du quartier reste, elle, composée de milieux plus populaires Blanch-es et non-Blanches.

Le cul entre deux classes

J'ai longtemps cru que tout le monde en France avait des origines immigrées et avait des parents ou grand-parents « mineurs » ou ouvriers. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que la majorité de mes « camarades » d'école ou de quartier n'avait ni ces origines sociales là, ni d'origines immigrées, ni qu'ils/elles avaient des parents « entre deux classes ». Un entre deux économique et un entre deux « culturel » qui me faisaient être mieux loti que des enfants et

des jeunes de l'étage social du dessous, et moins bien lotis que ceux de l'étage du dessus avec qui je vivais quotidiennement. Le décalage de classe que je vivais avec mon entourage immédiat a contribué sur le plan identitaire à me socialiser en partie à la culture petite bourgeoise sans en avoir les moyens économiques, culturels et sociaux.

Hier comme aujourd'hui, je garde ce sentiment et ce vécu de n'être à l'aise socialement dans aucun milieu du fait d'une « étrangeté » au milieu populaire et aux « classes » moyennes. Mon « disque dur social » a oscillé et oscille dans une ambivalence : des moments d'attirance et de rejet pour les classes populaires, et des moments d'attirance et de rejet des couches moyennes et des classes supérieures.

Cette dualité m'a animé et m'anime encore, et cela influe directement sur mes pratiques sociales, mes fréquentations amicales, sur une confiance en moi incertaine et aléatoire quand je suis en situation minoritaire, sur mes capacités d'affirmation de point de vue qui risque de me mettre en difficulté relationnelle, mais aussi mes difficultés à assumer des postures de conflit et à choisir mon camp en cas de conflit, y compris dans ses formes ordinaires de désaccords ou d'embrouilles d'apparence interpersonnelle, mais qui ont des soubassements de classe : comportements, propos tenus, choix divers, etc. Cette dualité pèse également sur des difficultés à me positionner et à réagir comme je le devrai dans des conflits d'apparence interpersonnelle mais à soubassement » raciste » et « culturaliste » .

Dans cette première partie j'ai essayé de dresser le tableau d'un vécu familial et personnel qui a contribué à privilégier une analyse de classe, et à une invisibilisation dans un premier temps presque totale de ma position sociale de « Blanc », et qui traduit un positionnement social et politique sur les enjeux de classe et de « race » emplit d'ambiguïté et d'ambivalence.

II Exemples de visibilité de ma position social de Blanc

Les paragraphes ci-dessous seront certainement décousus. Je vais proposer quelques passages par thème ou par expériences qui me sont venus à l'esprit pour essayer d'illustrer les questions de Blanchité auxquelles j'ai été confronté dans mon vécu.

Pendant longtemps je n'avais « pas de couleur »

Quand j'étais petit le racisme n'existait pour moi parce que je ne l'avais ni vécu, ni rencontré, et je n'en avait aucune compréhension intellectuelle. Par contre, certaines personnes avaient une « couleur de peau », « naturellement », moi et ceux comme moi n'en avions pas. Puis j'ai découvert que le racisme existait et qu'il se basait soit sur une couleur de peau, soit une origine immigrée, soit sur une « culture » ou religion. C'est à l'école primaire que j'ai dû me rendre compte que le racisme existait, certes sur une forme très embryonnaire et partielle, et que certaines personnes (les Noir-es, les Arabes, les Asiatiques, etc.) subissaient le racisme sous la forme de violences physiques (coups, meurtres), d'insultes, etc. à cause de leur couleur de peau justement, qui n'était pas comme « celle des autres », c'est-à-dire moi et les autres membres du groupe majoritaire, les Blanc-hes. Mais à l'époque je n'avais pas encore de couleur de peau, c'est à dire qu'elle m'était invisible.

S'ajoute à cette question du racisme et de la couleur de peau, la question de l'immigration qui est fondamentalement liée. J'ai dit que j'ai longtemps cru que tous les gens vivant en France avaient des origines immigrées et étrangères. Je l'ai cru parce que dans ma propre famille il y avait des polonais, des italiens, des belges, et que dans mon école, mon quartier, ma ville il y

avait des personnes qui « visiblement » avaient des origines immigrées. En plus, de manière confuse, l'école et les médias relayaient aussi (en partie) cette idée, ne serait-ce qu'en parlant des immigré-es et des étrangers « de » France⁴. J'ai compris plus tard que non seulement la plupart des français n'étaient pas forcément d'origine immigrée et que bien qu'ayant une origine immigrée je n'étais pas concerné par le racisme. J'ai alors découvert que j'étais un « français » et que je n'étais pas dans ce sens « un français d'origine immigrée », puisque les « d'origine immigrée » étaient en faite les non-Blanc-hes.

Il est caractéristique de ma position sociale de Blanc que je ne m'en souviens pas. Je n'ai pas eu à être confronté à un rappel à l'ordre raciste sur une appartenance « raciale » ou une origine immigrée, puis qu'appartenir au groupe social dominant c'est aussi bénéficier de l'invisibilisation de sa place sociale, de « l'inconscience » (relative) de cette appartenance de Blanc. Être Blanc c'était dans mon École, mon quartier, ma ville, aussi être prédominant quantitativement et hégémonique socialement et culturellement. Il semble évident qu'il y ait un lien entre la position hégémonique et la possibilité de rendre invisible cette place de pouvoir de son propre groupe social Blanc.

Les premières fois où s'est jouée la question de ma « francité » ou de ma Blanchité, je crois que c'était au collège quand des jeunes issus de l'immigration maghrébine m'ont « mis » dans le même paquet que les autres « français » (à l'époque on ne disait pas « Blanc » mais les « français »). Je ne comprenais pas l'opposition « français-français » et « français d'origine immigrée ». Je n'avais pas compris pourquoi vu que j'étais « aussi » issu de l'immigration (polonaise). Je ne comprenais pas non plus pourquoi parfois les « français racistes » étaient mis dans le même sac que les « français qui se pensaient non-racistes ou contre le racisme ».

En fait, sans que nous puissions le penser ou le comprendre à l'époque, ce clivage était en fait révélateur du fait que « français » voulait dire appartenant au groupe social dominant dans le cadre du rapport social raciste, et que « immigré » voulait dire appartenant au groupe social subissant directement le racisme. C'est le racisme qui se jouait derrière cela. Plus qu'une question de nationalité ou de xénophobie (peur des étrangers), c'est une place sociale occupée dans le rapport social et l'expérience du racisme qui faisait frontière entre les uns et les autres. C'est aussi le rapport colonial et le racisme colonial qui se jouait derrière tout ça, mais à l'époque je n'en avais aucune idée. Avoir des « origines immigrées » ne faisait finalement pas de moi, dans le cadre du rapport social raciste et anti-immigré post-coloniaux, un « français d'origine immigré » puisque j'étais Blanc, issu de l'immigration européenne, et « assimilé ».

Je crois qu'à l'époque, sans le comprendre, j'avais refusé cette séparation, vécue sur le mode « ils/elles créent de la différence et refusent ma fraternité, ma solidarité »⁵, alors que dans le même temps je devais, si ce n'est comprendre et savoir, au moins pressentir déjà qu'il se jouait ce rapport raciste et que j'étais Blanc, que je n'occupais pas la même place. Je crois que cette difficulté à voir, qui est en même un refus de voir, j'ai dû la garder pendant longtemps. Je crois que beaucoup de Blancs refusent d'être appelés Blancs parce qu'en fait cela visibilise une différence de position dans le rapport social raciste, et que être mis dans le même paquet

⁴ Évidemment, je ne dis pas que les médias dans les années 1980 en parlaient bien, ni en bien. Nous savons que dans ces années, « l'immigration » est construite politiquement, étatiquement et médiatiquement comme « problème » afin de masquer la question sociale en la remplaçant par une question immigrée. Les immigrées de viennent des boucs émissaires. Il y a un retour massif des discours racistes et xénophobe, et d'une transformation du racisme empruntant des nouveaux chemins d'un culturalisme puisant dans un héritage colonial loin d'être dépasser par la société française.

⁵ Type de réaction et de commentaire typiquement de Blanc-he que j'ai pu observé de manière très récurrente par la suite.

que d'autres Blancs racistes alors que nous nous pensons non racistes, ou anti-racistes, n'est pas recevable subjectivement.

Je crois que cela m'a poursuivi longtemps, même si cela a changé de forme. Lorsque ma trajectoire personnelle a emprunté un militantisme antiraciste, et j'ai identifié plus clairement le racisme, j'ai rejoué cette mauvaise foi, en ayant toujours des difficultés à être identifié comme "Blanc". Combien sommes-nous à gauche à ne pouvoir, ou n'avoir pas pu, spontanément entendre la dénomination "les Blancs" quand nous sommes tout a fait capables de dire "les Noirs", les "Arabes"? Pour moi c'est une forme de refus de notre Blanchité et de regarder notre position sociale de Blanc. La dernière chose que je voudrais souligner ici était cette mise dans le même paquet qu'avec des Blancs ou plutôt à l'époque des "français racistes".

Il me semble que je ne pouvais entendre cela ayant l'impression qu'on me disait que j'étais intentionnellement raciste, alors qu'idéologiquement j'y étais opposé. J'ai mis beaucoup de temps à pouvoir entendre qu'en fait cela soulignait, et je le sentais c'est aussi pour cela que je ne voulais pas l'entendre, que j'étais Blanc, c'est à dire appartenant, que je le veuille ou non, à un groupe social dominant. Et que même lorsque nous sommes, dans nos idées, opposé à l'idéologie raciste, nous sommes systématiquement en position d'avantage sur les non-Blancs, et qu'être Blanc c'est aussi bénéficier de certaines retombées de l'hégémonie Blanche en France et au niveau mondial. C'est reconnaître mon avantage Blanc ou mon "privilège" de "race" qui m'était insupportable.

En ce sens, j'ai aussi mieux compris le refus, qui est en fait un acte de vigilance, de non Blanchés face à certaine forme de « fraternité » et de « solidarité » Blanche. D'une part parce que ces solidarité et fraternité tombent fréquemment dans les travers d'un paternalisme/maternalisme Blanch-e qui maintiennent des rapports de domination et de pouvoir. D'autres part, parce que rares sont les expériences de solidarité réelle qui ne tombe pas dans des solidarités de façade qui s'envolent à la moindre complication. Enfin, la solidarité et la fraternité antiraciste qui ne remettent pas en cause le racisme comme système pourvoyant des avantages divers aux Blanc-hes (qu'ils/elles soient idéologiquement raciste ou pas), ne sont en fait ni de la solidarité, ni de la fraternité, et finalement pas de l'anti-racisme non plus.

Inconscience et conscience du racisme de notre Blanchité

Je crois que c'est notamment dans le cadre de mes relations amicales vécues sous le mode de "squat de rue" dans mon quartier que j'ai pu aussi me rendre compte d'une position de classe et d'une position de Blanc qui allait de pair avec des inégalités et avantages concrets en ma faveur. Les différences de vécus dans les déplacements à travers le quartier ou la ville, dans les transports en commun, étaient déjà révélateurs. Les contrôles policiers, en civil ou en uniforme, n'étaient clairement déjà pas les mêmes en fonction des "origines" des uns et des autres. Ni non plus lorsque nous nous promenions avec ou sans non-Blancs. Le traitement et les risques de contrôles étaient déjà perçus comme différents. D'autres moments ordinaires de nos vies de "jeunes" étaient déjà porteurs de ces rapports sociaux. Les récits des soirées où "nous" étions invités et où d'autres "devaient" s'incruster, d'autres soirées où nous allions chez des jeunes plus aisés que la plupart d'entre nous et où se jouaient des regards et évitements, mais aussi des "embrouilles" entre les petits Bourges Blancs et ceux regardés comme des "lascars" (je ne sais plus si c'est comme ça qu'on disait à l'époque). Sans parler des vacances, de l'accès aux loisirs ou non, les types de loisirs pratiqués, les fringues, manière de parler, de

se mouvoir, les musiques écoutées, les gens fréquenté-es, les chances de sortir avec des filles, les récits de vacances passées au "bled" pour les un-es, pour d'autres passées dans des lointains pays "exotiques", pendant que moi j'allais avec mes parents dans un centre de vacances des PTT en France parmi les fonctionnaires tous Blancs, et que d'autres, qui comme 50% des familles de France, chaque été ne partaient pas en vacances du tout.

Pour moi, d'hier jusqu'à aujourd'hui, si il y a une part de méconnaissance de ce qu'est le racisme (en tant que rapport social), qui joue dans cette difficulté à comprendre, à admettre notre position de Blanc et ce qu'est réellement la Blanchité, il y a aussi une forme de mauvaise foi qui se joue. Nous avons aussi conscience (certainement inégalement selon les gens) de cette position de Blanc et des avantages qui lui sont liés. Mais nous ne voulons pas le voir. Il me semble qu'aujourd'hui encore cette mauvaise foi sait montrer le bout de nez lorsque la mise en évidence de ma Blanchité me met en difficulté ou que mon racisme, inconscient ou conscient, me déborde (dans les pensées, les mots, les paroles, les actes, qu'on a vite fait d'appeler habituellement "maladresses", "dérapages", "ce n'est pas ce que je voulais dire", etc.).

Je dis cela parce qu'on parle souvent "d'inconscient colonial", "d'inconscient raciste". Je suis sûr que le racisme est pour une part inconscient quoiqu'il agisse de manière quotidienne dans l'organisation de la société et à travers nos participations au fonctionnement de celle-ci. Il me semble aussi que pour la plupart des Blanc-hes, nous savons des choses, nous en voyons, même partiellement, mais régulièrement depuis tout petit. Nous avons aussi appris à ne pas regarder, ou à oublier ce qu'on a vu, entendu ou compris de ce qu'il se passe en matière de racisme des avantages de la position Blanche (de français, de couches moyennes ou supérieures) : accès aux produits manufacturés à moindre coût en provenance des pays du Sud, accès au privilège de voyager, privilèges de ne pas être sur-contrôlés aux frontières, etc.. De manière plus générale, il me semble que l'on sait ou nous pouvons savoir et comprendre les mécanismes de productions des inégalités de classe et des inégalités racistes, mais il n'y a pas de lien mécanique entre d'un côté un refus de ces inégalités (dans les idées) et la compréhension même relative des processus, et de l'autre une volonté d'agir réellement, même à petite échelle, pour y remédier. Pendant la seconde guerre mondiale on pouvait encore justifier, pour une partie, la non-entrée en résistance en évoquant le fameux "on ne savait pas". Aujourd'hui, pour la plupart des Blanch-es de couches moyennes et supérieures, nous savons et pourtant nous n'entrons pas en résistance⁶.

Un exemple très révélateur pour moi et la question du logement actuellement. L'accès au logement est de plus en plus difficile et cher. Nombre de Blanch-es de couches moyennes (modestes ou non) et de classes supérieures ne peuvent plus facilement accéder aux "territoires" qui leur étaient "destinées" quelques années auparavant. "Nos" milieux se tournent de plus en plus vers les quartiers populaires. Non seulement pour bénéficier de (co)locations ou d'achat à moindre coup, par ce qu'il y a un côté "sympa" et "cool" de vivre en quartier populaire qui aurait gardé une certaine « authenticité », chaleur humaine, en plus c'est

⁶ Je n'entre pas sur un autre débat qui serait celui de l'engagement, des conditions et des freins au "militantisme". Mais si je considère que c'est un privilège de dominant et un choix de ne pas "s'engager", et en cela nous contribuons à un système ne serais-ce qu'en le laissant se faire, je pense aussi qu'il y a un certain nombre de déterminant socio-économique et "subjectif" à l'engagement qui font que c'est aussi une position sociale qui permet cet engagement, ou alors à l'inverse qui ne permet pas la posture de "retrait", de distance, et qui rend obligatoire la lutte. C'est parfois parce qu'on n'a pas le choix qu'on lutte, c'est d'autres fois parce qu'on peut lutter qu'on passe à l'action pour soi-même ou pour d'autres.

aussi un moyen de camoufler sa propre position de classe privilégiée et de bénéficier d'une "plus value" symbolique et identitaire de vivre avec le "peuple".

J'habite moi-même dans un quartier populaire par choix, intérêt et nécessité. Nous savons que nous participons ainsi au processus de hausse des loyers et d'embourgeoisement de ces quartiers populaires, mais aussi d'expulsion programmée des classes populaires de leur propre quartier.

Et aussi de la difficulté croissante pour les non-Blanch-es d'accéder à un logement du fait de la hausse de la concurrence pour l'accès au logement, ce qui entraîne directement une augmentation des discriminations racistes au logement. Beaucoup le savent (plus ou moins selon les personnes), mais encore plus souhaitent ne pas le voir et ne veulent pas le savoir. Avec des militant-es ou des non-militantes, discuter de cela entraîne régulièrement des crispations et des dénis quant à notre évidente participation individuelle et collective à ces processus. Pour celles et ceux qui s'en soucient et souhaitent "faire quelque chose" contre ces processus "urbains" (qui sont aussi des processus lié au capitalisme et à la lutte des classes et au racisme), ils/elles sont volontaires, mais bien moins si on aborde la question de notre propre implication directe ou indirecte dans ces dominations de classe et de "race".

École, entre "classe" et Blanchité

Un autre exemple important pour moi où se joue et se visibilise, en tout cas pour moi ça a été le cas, les rapports sociaux de classe et de "race", même si ce ne sont pas les mots que j'ai mis dessus à l'époque est l'école. A part quelques bonnes notes de temps à autres, je n'ai jamais eu de bons résultats à l'école, sans que ce soit catastrophique non plus. J'ai souvent été "repris de justesse" du fait de stratégie de travail de dernière minute pour éviter "le pire" mais aussi du fait d'un a priori favorable des profs que je pourrais faire mieux. Cet a priori favorable était déjà un privilège de position de classe et de Blanc. J'ai esquivé une orientation proposée par le conseil de classe de m'envoyer en CAP ou BEP. Pour moi comme pour d'autres, cette "proposition" signifiait un échec, me faisait tomber dans le camp des perdants, de ceux qui allaient avoir un avenir "en bas". Elle me signifiait aussi une distance de mes cercles d'ami-es, qui à part quelques-unes, n'ont pas fait l'objet de ce genre de proposition ou de menace d'orientation. Elle a d'ailleurs du à l'époque, mais je ne m'en rappelle pas, jouer avec ce sentiment malsain de vouloir me distinguer de ceux dont on me rapprochait par cette proposition vécue comme "infamante".

Je me dis aujourd'hui que si j'avais été enfant d'une famille ouvrière d'origine "maghrébine" ou noire, la "proposition" serait sûrement devenue une orientation ferme et effective, alors que pour moi elle n'avait été que "suggestion", "hypothèse" évoquée en conseil de classe. Plus tard j'ai relu cet épisode en comprenant que les chances de ne pas "retomber" dans un destin de classe populaire n'étaient pas acquises pour moi. Aujourd'hui, je me dis en plus de cela que ma "Blanchité" avait incliné et compensé "mon risque de classe". C'est peut être ma Blanchité qui m'a donné un passeport pour poursuivre mon chemin en filière générale. La Blanchité ouvre des droits quand la non Blanchité en ferme et constitue un facteur de renforcement du risque de classe. Je peux le formuler comme ça aujourd'hui. Quand j'avais la gueule dans les faits je n'identifiais pas vraiment ce qui se passait.

Je n'affirmerai pas qu'à l'époque la plupart des acteurs (élèves, parents, adultes de l'éducation nationale) ne sentions pas que les destins scolaires étaient déterminés par des facteurs liés aux classes sociales et des facteurs liés aux "origines" ou à la "couleur". Sans

avoir besoin de faire des grandes enquêtes ou d'avoir des études en sciences sociales, je crois que tout le monde sent plus ou moins qu'il y a une grande hypocrisie et tromperie sur le système scolaire et l'égalité des "chances à l'école" indépendamment de la classe sociale et de "race". Et cela devient d'autant plus clair quand au fur et à mesure des parcours scolaires les "camarades de classes" issus des classes populaires, et des "minorités visibles", disparaissent petit à petit des filières générales ou n'accèdent tout simplement pas au niveau scolaire supérieur.

Il me semble que dès le collège les discussions existaient sur le caractère injuste des décisions des conseils de classe qui faisaient que certaines personnes "passaient" et que d'autres pas alors qu'elles avaient des résultats similaires. Ce qui est sûr c'est que plus j'ai pu monter dans l'échelle scolaire au plus l'homogénéité sociale et "raciale" s'est accrue ; et au plus celle-ci était in-questionnée permettant ainsi de confirmer tout le monde dans sa place, qu'il/elle a "mérité" sa place, et qu'il/elle occupera tel ou tel poste, aura tel salaire, et travaillera dans tel secteur, parce qu'il/elle aura mérité. Pendant ce temps, nous savons que les un-es ou les autres des classes populaires et une bonne part des non-Blanch-es seront relégués dans des places professionnelles dominées (quand ils/elles auront du boulot) parce que éjectés au fur et à mesure du système et par le système scolaire Blanc et "bourgeois".

Je ne suis pas convaincu que les Blanch-es de couches moyennes et supérieures qui "réussissent" à l'école n'ont pas conscience de cette profonde injustice dont nous avons bénéficié (de notre place au soleil dépend aussi le fait que les places à l'ombre soient occupées par d'autres, et que ces autres sont presque systématiquement de classes populaires Non-Blanch-es ou Blanch-es). Ce qui est plus sûr, c'est que lorsque nous rencontrons à nouveau des ancien-nes "camarades" et que chacun-e se demandent ce qu'il/elle fait maintenant, et que les réponses correspondent aux inégalités de classes et aux inégalités racistes (mais aussi sexistes), la plupart des dominant-es doivent se dire (comme pour nous confirmer de la justesse de notre place) qu'ils/elles ont bien fait de travailler, et que les "autres" ne l'ont pas fait assez "sinon ils/elles seraient mieux lotis. On sait et on ne sait pas, on sent l'injustice mais on pense vite à autre chose.

Exemples de contribution à l'oppression de classe et l'oppression raciste

Quand j'étais plus jeune la question de la consommation de cannabis a été une épineuse révélation des paradoxes des relations d'amitié ou de connaissance et de nos contributions aux oppressions sociales de classe et de "race". Je ne vais pas rentrer dans le détail, mais en tout cas, cette contradiction est apparue assez rapidement : les jeunes des couches moyennes et supérieures Blanches de la ville et environ se fournissaient sur le dos des jeunes des classes populaires, le plus souvent issues de l'immigration.

Quelques uns d'entre nous étaient issus des classes populaires, dont une partie vivait en milieu "petit bourgeois" et d'autres vivaient encore en quartier populaire. Si quelques "petits Bourges" ou "couches moyennes" traficotaient le "chichon et l'herbe", la majorité des "petits vendeurs" de notre réseau étaient plutôt les "Arabes des quartiers" comme on disait à l'époque⁷. Il y avait aussi plusieurs dealers de couches moyennes et de classes supérieures qui d'ailleurs vendaient aussi des drogues plus dures (ecstasy, trip, etc.) en plus du cannabis, ce que ne faisait pas la plupart des dealers de quartier populaire que je connaissais.

⁷ Sans entrer dans la complexité d'un sujet délicat, la question de la drogue et du trafic doit aussi être comprise comme des modes de compensation des inégalités économiques, mais aussi des discriminations racistes.

Cette dimension est d'abord ressortie par exemple les quelques fois où nous réagissions sur l'hypocrisie de la société adulte à vouloir réprimer des "dealers" et les consommateurs de "shit" quand, pour beaucoup, leurs propres enfants étaient consommateur-es, parfois "dealer" également et donc co-responsable du "trafic". De là à ce que nous nous mouillions pour dénoncer ça, en nous visibilisant... Parce que pour le coup, les fois où certains dealers se sont fait prendre nous avons bien vu que les risques et les peines n'étaient absolument pas les mêmes pour les "gars des quartiers" et les "fils de Bourges". Les premiers ont pris cher, y compris de la prison pour quelques grammes de shit, tandis que les Bourges s'en sortaient avec des avertissements et des discours moralisateurs. A ma connaissance aucun des dealers de "bonne famille" n'a jamais fait de prison dans ma ville.

D'ailleurs lorsque les enquêtes de police avaient identifiés les consommateurs dans notre quartier, nous avons clairement évités des ennuis avec la police, et donc potentiellement de tomber, parce qu'un des parents d'un pote avait des connaissances en mairie et au commissariat. Combien de fils/filles de politiques, de médecins, d'avocat, de chef d'entreprise, de prof, de travailleur-es sociaux, etc., ont fait des conneries et non strictement rien eu, alors que pour les même conneries les "gars de quartier non Blancs" ont pris "cher" ? Pour avoir fait un certain nombre de conneries et en m'étant fait prendre à plusieurs reprises par la police, je sais que si ma "peau" et la situation de mes parents, où mon quartier d'habitation, avait été "autre", je ne serais pas passé entre les mailles du filet sécuritaire, policier et judiciaire. Mon passeport de classe et de "race" m'a peut être évité aussi bien des emmerdes. Quand on sait à quel point une seule condamnation, même pour des brouilles, peut modifier une trajectoire de vie, ça n'est donc pas une petite chose que ce passeport social qui a été avantageux pour moi quand il a été défavorable pour d'autres.

C'est aussi en cela que la justice, la police, et la sécurité ne sont pas des politiques contre certains délits ou comportements en tant que tel, mais bien aussi des politiques de contrôle et de maintien des rapports de pouvoir et d'inégalité entre des groupes sociaux de classe et de "race".

La seconde fois, où cette dimension d'inégalité de place sociale, mais aussi de contribution à l'oppression, est ressortie c'est quand à plusieurs reprises un des copains, français d'origine marocaine, a voulu arrêter de dealer (risque d'arrestation et prise de conscience d'un risque de sceller un destin social). Une partie des potes a respecté cela sans discuter comprenant les enjeux, c'était mon cas. D'autres avaient auparavant déjà eux-mêmes arrêté d'acheter à ce pote (pour des raisons affectives, pas politiques puisqu'ils continuaient à acheter mais à d'autres dealers). En revanche, une partie des "potes" ou connaissances a continué à le solliciter régulièrement et en cela à faire pression et à créer les conditions de la rechute. Il y a eu des engueulades à ce propos.

Il était clair que l'intérêt personnel (mais aussi de classe, et de "races"), et les avantages passaient largement avant les considérations d'amitié les plus basiques, et bien avant les considérations éthiques, morales ou politiques. Continuer de "toucher" son herbe sans trop galérer et en évitant les plans parfois glauques et risqués, lointains, plus galères et chronophages, ou simplement "mal servis". Les quelques fois où le sujet de notre contribution dans le destin social de notre pote a été abordée le moins que l'on puisse dire c'est que le sujet ne faisait pas l'unanimité.

Qui chez les "bonnes âmes" "bobos", "baba cool", "anarcho-punk", etc, ayant quelque réflexion politique, qui consomment du cannabis serait prêt à reconnaître sa participation

active à l'enfermement de certains destins de vie de leur connaissances voire d'ami-es ? Ce qui est sûr c'est qu'aujourd'hui si je regarde cette ex-bande de pote, la hiérarchie de classe et de "race" à bien poursuivi son chemin, chacun-e à sa place, chacun-e dans classe, chacun-e dans sa place sociale de "Blanch-es" ou "d'Arabe".

Si le racisme et le capitalisme en tant que système et structure sociales sont d'abord des logiques globales "au-dessus" des actes individuels, cet état de fait m'avait montré que même dans des comportements ordinaires se jouaient nos participations aux destins des autres. (Encore une fois à l'époque je ne le voyais pas si clairement).

La "Blanchité occidentale" comme passeport racial et relationnel : les "voyages"

L'expérience de voyage collectif à l'étranger, notamment en Afrique de l'Ouest et dans les Balkans m'a permis de visibiliser plus fortement ma Blanchité et ma position de Blanc. Comme je l'ai dit précédemment, le fait de fréquenter des couches moyennes voir supérieures a contribué à formater des "envies", "désirs", "rêves" de ces milieux là. Avoir eu un frère qui a voyagé a rendu cette idée possible aussi, tout comme un soutien parental. Avoir été bercé par des désirs de voyage de ma mère depuis tout petit a dû préparer ma conscience. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé, que les envies de voyage de ma mère, née de père inconnu, ont du aussi être influencées par le fait qu'elle a été "conçue" au Sénégal, alors que le mari de l'époque de ma grand-mère y travaillait pendant la colonisation comme marin de l'armée ou de la marine marchande, je ne sais plus.

Il est intéressant d'ailleurs de voir que les voyages sont souvent nourris d'une littérature des "voyageurs" depuis le 18ème ou le 19ème à aujourd'hui. Nombre de livres de chevet des touristes occidentaux ont été écrits en situation coloniale, par des Blancs, souvent des hommes, le plus souvent, de milieu aristocratique, bourgeois, chrétien ou militaire. Cette littérature de "l'explorateur" ou du "voyageur" qui nourrit les "aventures exotiques" ne peut qu'être imbibée des valeurs et normes de ces personnes. Ce n'est pas neutre, et cela construit une "posture", des attentes, des craintes, des désirs, et formate aussi une Blanchité particulière du touriste occidental.

Une de mes premières prises de conscience a été la compréhension que ceux/elles qui "voyagent" sont les "occidentaux" Blanch-es de couches moyennes ou supérieures, alors que les "autres" migrent, immigrer, émigrent, s'exilent, ou fuient. C'est déjà un bon pavé dans la visibilisation des rapports sociaux racistes et impérialistes. Une seconde chose que je n'ai pas forcément identifiée tout de suite, c'est que pour tout ces voyages "nous" avons besoins de justifier, d'argumenter le voyage, nous l'enrobons au minimum d'un bagage mielleux et foireux "d'exotisme", de volonté de découvrir la vie dans le monde, "d'épanouissement de soi" et de "quête personnelle", de "voyage initiatique" (baratin et valeur propre aux classes sociales Blanches qui "voyagent"). Ensuite, nous maquillons plus ou moins bien des intérêts personnels dissimulés sous des bonnes intentions "altruistes", de "rencontres culturelles", d'ouverture à "l'autre", ou de "solidarité internationale" et de "révolte contre les injustices des pays du sud", et sous une bonne intention de faire quelque chose. Sympa, naïf et hypocrite.

Dans mon expérience de voyage de "solidarité internationale" dès que nous nous sommes retrouvés sur place et que les causes de toute la pauvreté en Afrique ont commencé à être plus clairement identifiées, nos bonnes volontés ont refusé, collectivement, de poursuivre la "découverte" et de tirer les leçons de ce que cela impliquait. Les causes étaient bien liées à la colonisation, à l'impérialisme occidental, et à la "néo-colonisation" française et la

"françafrique". Cela impliquait qu'il s'agissait alors moins de monter des "projets" et d'aller "aider sur place" que de lutter en France contre le système français et occidental. Donc passer de "l'aide à" pour une lutte politique contre l'État français et les entreprises françaises et européennes.

Comme par hasard, il y eut peu d'enthousiasme pour s'impliquer politiquement et aussi de renoncer au privilège de renvoyer plus tard "tellement l'expérience fût enrichissante humainement et agréable". S'ajoutait à cela le retour en France, la formidable puissance des récits que nous faisons de notre voyage, de la valorisation personnelle que cela impliquait (nous étions des "jeunes courageux et généreux").

Quant à regarder froidement l'impact réel de notre contribution au "mieux-vivre" local... Je ne dis pas qu'il ne se passe rien dans ces voyages, qu'ils n'apportent rien, au contraire, ils sont très enrichissants. Ma question est : qui cela enrichit-il vraiment et quelles illusions sont maintenues sur ces voyages et ces "projets"? Je sais qu'à chaque fois que j'ai essayé d'aborder ces questions du voyages ou de "coopération nord-sud", de très fortes crispations ont émergé et émergent encore. Je les ai moi-même portées. La critique même des voyages et le risque de devoir y renoncer devient insupportable aux yeux de celles et ceux qui ne sont pas prêts à questionner ce privilège, et aussi s'il devient évident que les raisons premières qui motivaient au voyage n'étaient pas les "autres" et l'amélioration de situations diverses, mais soi-même et son bonheur personnel.

Enfin, ces questionnements me sont apparus aussi lors de discussion avec des "militant-es" qui voulaient aller voir ou soutenir des luttes en Amériques latines, au Chiapas Mexique (Zapatiste), en Palestine, etc. J'ai moi même voulu y aller pour voir ce qu'il se passe et en retour informer en France des situations, avant de finalement y renoncer quand il m'est apparu que si le but était de faire connaître les luttes alors le plus pertinent étaient de tout faire pour permettre aux personnes en lutte de ces pays de venir elles/eux même en France en parler directement alors ma présence n'avait plus autant de sens. Chez les militant-es avec qui j'ai essayé d'abord cette question, les résistances à cette réflexion se font sentir également.

Les relations humaines et notre costume de Blanc

Une autre dimension que j'ai pu vivre et visibiliser concrètement lors de "voyage" qui a du mal à être parlée par les Blanch-es qui voyage, concerne la fameuse "hospitalité" des personnes qui nous accueillent. Sans la dénigrer et dire que tout est faux dans ces relations humaines pleines de vie, les relations étaient aussi pourries par le poids de notre position de Blanc-he. Ainsi nous pouvions susciter chez certain-es de la sympathie, de l'augmentation de prestige social pour celles et ceux qui nous côtoyaient ostensiblement, des espérances d'un possible futur en France si jamais le contact était gardé et que les politiques migratoires de l'Europe forteresse pouvaient être contournées.

Par ailleurs, tout était étrangement positif sur notre présence. Les Blanch-es ont rarement accès et font mine de ne pas voir les ressentiments négatifs, le scepticisme sur notre présence, en raison de ce que nous portons sur nous, malgré nous et avec nous, de l'histoire coloniale et l'impérialisme français d'hier et d'aujourd'hui. Nous sommes des "représentants" en puissance de notre groupe social de français Blanc-he occidentaux et membres de la société qui est responsable en grande partie hier et aujourd'hui de la situation du pays dans le quel nous sommes.

Alors, quand les médias français parlent de "racisme anti-blanc" en Afrique feignant de ne pas faire le lien entre cette "hostilité" et la politique de la France en Afrique et du rôle objectif des français à l'étranger, cela relève bien de stratégie de dissimulation de notre responsabilité collective non seulement dans ce qui se passe en notre nom, mais aussi de notre propre responsabilité individuelle dans ce que nous faisons ou dans ce que nous ne faisons et ne voulons pas faire. Des stratégies sont d'ailleurs parfois déployées pour ne pas voir et entendre ce qui pourrait porter atteinte à notre bonne conscience Blanche, il faut conserver les souvenirs d'un beau voyage, avec ses belles rencontres humaines et les illusions que rien ne pose problème dans ces voyages. Des "relations d'ouverture à l'égalité entre les hommes", c'était donc vite dit.

Dans ces expériences de voyages, mais aussi dans des tentatives de discussion avec d'autres personnes qui avaient voyagé ici ou là, j'ai pu prendre conscience d'une autre dimension foireuse de notre costume de Blanc. Mais force est de constater qu'il y a des résistances fortes à regarder les ambiguïtés des relations femme/homme entre les Blanc-hes et les non-Blanches. L'ambiguïté des relations de séduction et de flatterie ordinaire révélaient des enjeux de genre compliquant les enjeux "raciaux".

Quel privilège de blanch-es, souvent non questionné, tellement celui-ci est agréable, mais aussi tant il vient interroger des dimensions compliqués de l'intime et de la sexualité, que d'être sur-valorisé, regardé, écouté, sollicité, désiré, et invité à des possibles aventures "amoureuses" ou sexuelles.

Sans parler des personnes dont on nous a parlé, hommes ou femmes Blanch-es, jeunes ou vieux, qui se "faisaient plaisir" par le biais de la prostitution directe, ou de relation "amoureuse" et sexuelle avec restauration offerte, excursion, achat de cadeaux, de vêtements de bijoux, etc.

Cette position de Blanc et de français au pouvoir de séduction inhabituel, j'ai pu le voir fonctionner également en ex-Yougoslavie. Toutes les portes ou presque s'ouvraient. Tout le monde voulait nous rencontrer. Quelle ivresse pour qui ne brille pas tant que chez lui/elle. Et cette fois, mon sexe d'homme m'offrait explicitement des "ouvertures" relationnelles avec les femmes. Je dois dire ici que pour des raisons particulières à ma construction d'homme et à ma réflexion sur ces relations de domination "raciste-impérialiste", ni en Afrique, ni en ex-Yougoslavie je ne suis passé à l'acte dans ces possibilités d'histoires étrangement "faciles".

Je ne veux pas dire ici qu'il n'y pas de relation d'amitié ou d'amour sincère et possible. Ce qui m'a interpellé ce sont les propositions qui ont été tellement nombreuses et inhabituelles qu'elles n'ont pu que me troubler et me pousser à réfléchir sur l'autre face tronquée de cette position de Blanc-he: l'accès facile au corps et à la sexualité de celles et ceux qui sur l'échiquier mondial se trouve en dessous de cette place des français Blanc-hes.

Être Blanc-he à l'étranger, c'est être Blanch-e d'une certaine classe sociale, être Blanch-e, c'est aussi avoir un sexe. Le sexe du Blanch-e compte, comme son pays d'origine. Les français-es, les allemands, les espagnoles, les américains, etc., ne bénéficient pas non plus du même « passeport social » dans les accès à la sexualité ou au "simple" relationnel ordinaire. La force de la domination symbolique et culturelle au plan international de notre pays d'origine joue énormément sur les droits et passe-droits dont nous bénéficions à l'étranger.

Cette dimension "relationnelle" à l'étranger m'a permis de prendre conscience que cette Blanchité agissait aussi en France, et que ce passeport Blanc fonctionnait en fait quotidiennement dans des contextes amicaux, professionnels, comme autant de fois où ce passeport donne accès à des droits quand d'autres n'ayant pas ce passeport n'y ont pas accès. J'ai pu aussi comprendre que toutes relations amoureuses entre Blanc et non-Blanc ou personnes de nationalité différente ou d'origine différente, en France comme à l'étranger, étaient aussi structurées par les rapports sociaux racistes et impérialistes. Je savais qu'il y avait des rapports sociaux de domination de sexe et de genre qui venaient s'immiscer dans l'amour et la sexualité, j'ai pris conscience que les enjeux "raciaux" faisait aussi partie de la donne et pas uniquement dans les meilleurs aspects. Sans que nous en ayons conscience se joue des questions d'exotisme, d'utilisation de notre Blanchité pour accéder à la sexualité ou à une relation amoureuse, volonté inconsciente de se démarquer des autres Blancs par la sexualité, reproduction de rapports de domination sexués et racialisés dans les relations.

Ces expériences de voyages ont contribué à bousculer ma façon de comprendre le racisme. D'un racisme tel que je le comprenais en France limité au racisme directe commis par "les racistes", je suis passé à une compréhension d'un système social inégalitaire global structuré par le capitalisme, le colonialisme, l'impérialisme, le racisme et le sexisme, fondé sur la domination mondiale de classes sociales bourgeoises et "classes" moyennes sur les classes populaires, et fondé sur la domination des groupes Blancs en situation d'hégémonie sur les groupes non-Blancs, et des hommes sur les femmes mais aussi des femmes Blanches et bourgeoises sur les hommes et femmes non-Blanch-es).

Ce système global distribuent des droits, des passes-droits, des avantages et des privilèges aux dominant-es en tant que groupe, quelles que soient leur valeurs, convictions et intentions des Blanch-es, au détriment des non-Blanch-es.

A partir de là, la définition du racisme d'Albert Memmi raisonna autrement dans ma tronche de Blanc : "le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de légitimer une agression", une place, un avantage, un droit, un privilège, etc.

Pour moi aujourd'hui, avoir des pensées, des comportements, des paroles racistes ne se limite pas au racisme intentionnel et idéologique d'extrême droite, c'est aussi quand, en tant qu'athée opposé au pouvoir de l'Église catholique, je ne voyais pas que mon athéisme pouvait être porteur de mépris et de racisme islamophobe, c'est quand spontanément je pouvais avoir le réflexe de demander à une personne non Blanche "son origine" (en croyant être sympa et m'intéresser à elle), alors qu'au Blanc jamais cette question ne me serait venu à l'esprit.

C'est aussi simplement nier que je suis Blanc et racialement dominant et que cela procure des avantages.

C'est aussi quand je ne vois pas les situations de "communautarisme Blanc", quand je vais dans des soirées amicales, où quand je vais à une projection de film ou de documentaire et que je ne me rend pas tout de suite compte (ou pas du tout) que la salle est exclusivement Blanche parlant de racisme, des sans papiers, de colonisation, et aussi exclusivement couches moyennes parlant de pauvreté, de précarité ou de classe ouvrière.

Une identité Blanch-e de couche moyenne: l'économie politique et identitaire du racisme

Ayant été presque entièrement socialisé avec des "Blanc-hes" de couches moyennes, je me suis donc construit comme Blanch-e de couches moyennes et n'ai pris conscience de ma position sociale de "Blanc" que tardivement. Je ne développe pas ici, mais il me semble que le contenu social de l'identité Blanche et les formes de l'arrogance Blanche, et les intérêts "raciaux" sont construites différemment chez les classes populaires, les "classes" moyennes, et les classes bourgeoises. Ce qui ne veut pas dire que les un-es sont plus ou moins racistes que les autres.

De même, la contribution au maintien de l'inégalité raciste, la défense de ses intérêts et de ses privilèges de Blanc-hes, et enfin, les intérêts liés au maintien de l'ordre raciste sont différents et se font selon des modalités différentes selon les classes sociales. C'est important pour moi, du fait de ma propre place et trajectoire. Cela peut paraître insignifiant pour des non-Blanch-es subissant les contributions au racisme "des" Blanch-es des différentes classes sociales. C'est peut être aussi une stratégie de défense qui contribue à redire "on n'est pas tous pareils". Mais de ma place, je considère que les classes dominantes ont un intérêt immédiat au racisme et qu'elles sont non seulement les principales inventrices et organisatrices du racisme, depuis leur besoin de justifier la colonisation et l'esclavage, jusqu'à la persistance des discriminations et la sur-exploitation qu'ont vécus et vivent des non-Blanch-es.

Les couches moyennes aussi profitent des inégalités racistes et participent aussi à leur maintien (même si elles aussi y perdent à terme), alors que le racisme contribue aussi à accroître les inégalités et les injustices de classe que vivent les classes populaires Blanch-es (même si en même temps elles ont aussi certains "bénéfices" liés au racisme). Je ne développe pas. Je le mentionne rapidement pour le moment et à la hache.

Ayant moi-même eu des expériences professionnelles d'emploi de couches moyennes et supérieures, je pense de plus en plus que, les couches moyennes, malgré des idéaux souvent (ou parfois selon les gens) sincères contre les inégalités et le racisme, "nous" avons des intérêts immédiats à l'inégalité raciste et à l'inégalité de classe, même si à long terme ce n'est pas le cas

. Une des raisons est que ces inégalités de classe et de "race" repose simplement sur le fait qu'une grande partie de nos emplois est liée directement à l'existence même de problèmes sociaux et aux inégalités (de classe, de sexe, et de "race") : les travailleurs sociaux, associatifs, action socio-culturelle, éducation, éducation populaire, formation, insertion, prévention, travail médico-social, mais aussi consultant-es et expert-es en tout genre, urbaniste, architecte, juriste, économiste, sociologue, etc.

L'économie professionnelle des couches moyennes, et de certaines fractions des classes supérieures, est principalement fondé sur le dos de celles et ceux qui sont dans la merde... C'est là je crois une grande contradiction, le racisme et le capitalisme contribuent à notre oppression collective (y compris de Blanc-hes) et dans le même temps ils sont les garants de nombre de nos avantages. Remettre en cause les inégalités de classes et de "races" est aussi remettre en cause notre place dans le système.

Ensuite, il me semble qu'une part importante de l'ascension sociale des couches moyennes (c'est à dire historiquement une partie des classes populaires qui ont pu améliorer leur niveau de vie et se sont en cela, en partie, extraites économiquement, culturellement et mentalement de la classe ouvrière) a pu se faire du fait des luttes ouvrières et de leur conquêtes sociales importantes, de l'exploitationn coloniale et impérialiste (avant et après les dites

"indépendances coloniales"), mais aussi du fait de l'exploitation de classe populaire et en son sein, des immigré-es et autres racisé-es non-Blanc-he-s.

Et au regard de l'absence de prise en compte de cette "économie politique" du capitalisme et racisme dans les analyses de couches moyennes (militantes ou non), on peut effectivement en déduire qu'il y a, au minimum malaise et une difficulté à gérer ces contradictions posées, et une tendance à protéger "notre" petite gueule, nos fesses et notre petit confort d'abord avant de penser à ceux des "autres", bref à tout faire pour "déjà réussir" à avoir une place dans ce système, et le reste de ce que cela implique est mis en veille, hors d'une conscience qui empêcherait de dormir.

En fait, il y a complicité objective (plus ou moins consciente) du fait d'un intérêt social de classe et de "race". Il y a un certains intérêt au maintien de la situation (puisqu'il y a des retombées et "bénéfices" du racisme et de la lutte des classes) et en même les couches moyennes sont aussi sur un siège éjectable, provisoirement stable, parce que les classes dominantes ont intérêts à maintenir les couches moyennes captives, passives et complices.

J'ajoute aussi l'existence dans tout ça d'une "économie sociale et symbolique" de l'identité et de la bonne conscience qui empreinte aussi des postures valorisantes d'être "aidant", d'avoir l'impression de jouer un "rôle progressiste", d'apporter "malgré tout" un petit réconfort, une petite "amélioration" dans la vie des dominé-es pris dans diverses oppressions quotidiennes. Combien sommes-nous à nous faire valoir, à trouver un sens à notre vie, se penser "utile", à valoriser notre identité sociale aux yeux d'autrui mais aussi pour nous même, bref à tirer des bénéfices sociaux et symboliques divers de cette place "d'aidant". Ceci se questionne pour les professionnel-les, mais est-ce que la question ne se pose pas pour les bénévoles et militant-es qui aident/militent pour les pauvres, les chômeur-es, les victimes de violences sexistes ou de violences racistes, pour les sans papier-es, les étrangers, les discriminé-es, les pays du tiers-monde qu'il faut aider, etc. ?

Sans parler d'une pratique très fréquente et régulière, dans laquelle je suis encore moi-même, de parler et de vouloir agir "'au nom de", et à la place des premier-es concernées (exploité-es, pauvres, victimes du racisme, du sexisme, de l'impérialisme, etc.). Nous Blanch-es et couches moyennes (militant ou non) occupons des places et prenons la parole à la place de celles et ceux qui devraient parler en leur nom, avec leur point de vue, leur analyse, leur valeur, leur choix de lutte. Il est par ailleurs plus facile de dénoncer le racisme de l'extrême droite que le racisme diffus présent dans l'ensemble de la société et présent y compris dans nos propres pensées, paroles et actes.

C'est pour cela qu'il me semble qu'une des raisons aussi pour lesquelles les couches moyennes Blanches ne se révoltent pas plus, tient donc au fait qu'elles sont tenues et opprimées (dans une certaine mesure) par un système dont, dans le même temps, elles profitent matériellement, mais aussi subjectivement et identitairement.

Difficultés de positionnement anti-raciste dans l'ordinaire des relations humaines: conflit, lâcheté et complicité Blanche

Le dernier point que je souhaiterais aborder ici est la difficulté à prendre position contre le racisme lorsque celui-ci est le fait de proche ou de notre propre fait. Si la remise en cause du racisme en tant que système peut paraître éloignée et peu accessible à notre modeste action personnelle (je ne pense pas qu'on ne puisse rien faire pour autant même si cela n'est pas

simple), je souhaiterais pour terminer poser quelques réflexions sur nos réactions quant du racisme se produit à taille humaine et que pratiquement nous pouvons agir et réagir. Pour avoir été impliqué moi-même dans des situations de groupe qui violentaient des non-Blanches, j'ai pu voir tout ma difficulté de Blanc ou la difficulté d'autres Blanch-e à prendre position, à réagir, à provoquer le conflit. J'ai pu me voir agir en Blanc y compris lorsque cette Blanchité a reposé sur ma lâcheté ou ma complicité de "race" ou de classe par le simple fait de ne pas intervenir dans un conflit ou j'aurais du prendre position. Plus exactement j'ai, de facto, pris position pour les dominant-es en ne prenant pas position contre eux/elles, fussent-ils/elles des ami-es ou des camarades.

Il est en effet beaucoup plus commode de s'attaquer au racisme, quand c'est celui des "autres" qu'au nôtre, et plus encore à ses expressions les plus visibles : à l'extrême droite, à la droite et à la "gauche de droite". Ne dénoncer que les marges les plus grossières permet d'esquiver une réflexion sur le cœur du système et de son fonctionnement, et c'est éviter de le remettre en cause dans sa totalité. C'est un peu comme vouloir ne s'attaquer qu'à "l'ultra-capitalisme" ou au libéralisme en évitant de combattre le capitalisme lui-même. Combattre le racisme d'extrême droite ou de droite, c'est renoncer aussi à s'attaquer au racisme en tant que rapport social de domination impliquant les Blanch-es d'un côté et les Non-Blanch-es de l'autre.

J'ai déjà été acteur de cette mauvaise foi à reconnaître en moi et dans mes actes ou paroles la présence de pensées racistes ou de réflexe Blanc. Je suppose qu'un engagement "anti-raciste" renforce peut être cette difficulté. Souhaitant dénoncer le racisme, dénoncer "les racistes", j'espérais certainement par là me démarquer des autres Blanch-es "racistes" , j'espérais de manière "idéaliste" pouvoir m'extraire des rapports sociaux, me "vacciner" ou quelque chose comme ça. Je n'aime donc pas retomber dans la case des Blanch-es acteur-trices du racisme, que nous en soyons conscients ou pas, qu'on en ait l'intention ou pas. Pourtant en réalité, on n'en sort pas. A chaque fois que certaines de mes pratiques concrètes ou paroles sont identifiées comme relevant des rapports de dominations racistes et du racisme, j'ai d'abord un réflexe de mauvaise foi, de crispation, de négation, de minimisation, de tentatives de trouver des explications et justifications à mon comportement. Et même si il y en a, peut être, pourquoi ne pas réussir à d'abord admettre le résultat de notre violence, même si de notre place de Blanc-he nous ne l'avons pas perçu comme cela ni voulu. Si une personne l'a vécu de manière violente et raciste, c'est que nous avons merdé.

Je ne comprend pas encore bien comment cela fonctionne socialement et psychologiquement, mais il semble que lorsque l'on se fait prendre la main dans le sac du racisme c'est toute l'image de nous-même qui est remise en cause. Personne, je crois, déjà pour des problèmes ordinaires, n'aime particulièrement avoir tort, faire des erreurs, et devoir le reconnaître. Lorsque qu'il s'agit de racisme, de sexisme ou de mépris de classe, les mécanismes de défenses de soi semblent être amplifiés.

Est-ce c'est parce que nous avons besoins de maintenir l'illusion d'une possible extraction individuelle des rapports sociaux racistes ? Est-ce c'est parce que nous sommes, par ailleurs, déjà personnellement malmenés par la société (oppressions et problèmes personnels divers) que nous sommes prêts à nier les faits, à être nous-même violents contre d'autres sous prétexte d'une violence sociale que nous subissons ? Est-ce le fait d'une difficulté à passer à l'acte en situation conflictuelle ? Est-ce pour cela que nous sommes prêts à dire à la personne qui subit directement (ou qui ne le subit pas mais qui pointe en nous un "dérapage" ou un réflexe raciste) qu'elle exagère, n'a pas compris, voit le mal partout, quitte à lui dire que c'est elle qui est violente en soulignant la violence de notre pensée, propos ou actes ?

Je ne sais pas pourquoi, je me suis vu, ou j'ai vu des proches ou des connaissances agir comme cela. D'autres fois d'ailleurs, la qualification des faits pouvait être admise (c'est plutôt rare je crois), mais c'est alors tout un débat qui revient sur la critique d'une manière de l'avoir souligné, de la "forme" de la critique ou de la forme de la colère. Si nous sommes quelques un-es à penser que la colère est légitime et que la révolte prend la forme qu'elle peut ou qu'elle choisit, lors que celle-ci est dirigée contre nous, c'est plus difficile à recevoir. Pourtant, nous devons apprendre à recevoir cette colère quand nous en sommes la cause.

Lorsque notre racisme ou notre Blanchité, y compris chez les " anti-racistes ", est montré, il y a clairement une rupture qui s'opère dans le petit fleuve tranquille de nos vie de Blancs et de l'image que nous nous faisons de nous même. Un élément est venu perturber nos illusions de Blancs face au racisme et à notre racisme. Quelque chose se casse en nous, quelque chose se casse dans un groupe.

Souvent lors de ces conflits des groupes d'affinités se mettent en place et l'on protège l'auteur-e Blanch-e que quelqu'un-e a violenté en lui montrant sa violence ou sa mauvaise foi. C'est ce que j'ai déjà fait. Il y a une fusion malsaine entre la nature des liens entre les gens et les positions nous prenons quant à la qualification de ce qu'a dit ou fait notre ami-e. Dire à un-e ami-e qu'elle eu un comportement ou un propos porteur de violence raciste semble, et je ne comprends pas pourquoi, nécessairement synonyme d'attaque de la relation et de l'amitié ("comment peux-tu penser cela de moi alors qu'on est amis depuis tant d'année", ou "alors que tu me connais"). Comme si l'amitié nous immunisait de notre propre racisme ou que l'amitié empêchait toute position critique non pas contre nous, mais contre le racisme qui s'exprime à travers notre personne.

Une des difficultés à réagir lors de situation raciste notamment avec des proches, des collègues, de la famille, des "camarades", c'est que notre positionnement de Blanc dénonçant le racisme de nos amis, ou en prenant position clairement en faveur de "victime" du racisme, nous fait courir le risque de la perte de nos liens sociaux avec eux/elles. Le coût d'un positionnement contre le racisme est non seulement potentiellement économique, identitaire, il est aussi "social" dans le sens où nous courrons le "risque" de perdre des amis, des relations ou de voir l'état des relations se dégrader. Prendre position ordinairement contre les nôtres c'est aussi dépasser des lâchetés ordinaires qui nous habitent et qui nous associent activement à la reproduction de la Blanchité et des rapports sociaux racistes et de classe.

Je me suis longtemps demandé pourquoi, par exemple, dans certaines organisations politiques, syndicales, associatives, lorsque l'un des membres a tenu des propos et pris des positions racistes ou sexistes, l'organisation en tant que telle ou simplement les autres membres de celles-ci ne prenaient pas ou peu position clairement contre l'auteur-e.

J'ai compris que c'était parfois du fait de la place de pouvoir de l'auteur-e, ou du fait de jeu d'alliance, de calculs divers qui empêchaient des positionnements clairs. Je crois que c'est le cas. L'enjeu est aussi, consciemment ou inconsciemment, de préserver, égoïstement, nos liens et notre place dans un groupe, notre tranquillité (vivre un conflit est toujours désagréable, prise de tête, et parfois coûteux) et aussi plus globalement de préserver le groupe en tant que groupe pour qu'il puisse se reproduire et garder sa force interne sans qu'il ne soit gêné, attaqué, fragilisé, remis en cause, d'aucune manière par qui que ce soit.

Être Blanc, c'est aussi se taire et ne rien dire pour ne pas risquer des formes d'isolement social chez les Blanch-es que ce soit les ami-es, la famille, le travail, le militantisme,

etc. J'ai souvent senti cela dans mes hésitations à contredire l'insouciance de certain-es ami-es Blanch-es de couches moyennes. Casser l'ambiance par ce qui est vécu comme des reproches m'a mis de nombreuses fois en situation d'isolement. Alors être Blanc c'est aussi préserver ses liens avec la société Blanche et tout les avantages relationnels et affectifs qu'elle nous procure. Et tout cela au détriment des non-blanc-hes subissant non seulement les agressions racistes, mais ensuite les non positionnements et le manque de courage des Blanch-es, et donc les non-blanches subissent une violence supplémentaire d'une solidarité Blanche effective et concrète qui se fait à leur détriment.

C'est surtout chez les militant-es de gauche que j'ai découvert des résistances inattendues à réagir face au racisme du quotidien. Inattendues parce que j'étais naïf et méconnaissais ce qu'est le racisme et la Blanchité. Je pense aussi qu'en France "les militant-es" sont aujourd'hui construit-e-s en petit monde, en vase clos, qui contribuent aussi à construire une fracture entre les "gens" qui ne s'engageraient pas, et les « militant-es » qui eux lutteraient et finalement seraient plus éclairé-es.

Les "mondes militant-es" en France sont dominés par les couches moyennes (voir supérieures), les Blanch-es, les hommes, les hétérosexuels, etc., si ils/elles sont dans des intentions nobles et sincères, et qu'ils/elles contribuent réellement, en partie (et à côté de tous les autres "gens" qui font le monde chaque jour et qui se battent chaque jour aussi hors des formes de lutte des monde "militant-es"), ces militant-es (et moi avec) sont aussi dans des stratégies de préservations de leur propres intérêts sociaux et "communautaires".

Nous ne sommes pas plus éclairés et moins foireux que le reste des Blanch-es non militant-es.

Mes fréquentations non militantes m'avaient laissé croire que leurs/nos résistances étaient en partie liées à un manque de "connaissance", de "conscience", à un manque de politisation, ou à un manque de volonté de transformer la société si c'était au prix de la remise en cause de nos privilèges et de notre place. Mais cette illusion est tombée lorsque j'ai découvert que les militant-es n'étaient pas nécessairement plus au clair que les Blanch-es "ordinaires". Je ne pense plus qu'il y ait une si forte différence entre les milieux militants soit disant intellectuellement plus "avancées" dans la compréhension ou l'action contre le capitalisme et le racisme que les autres personnes. Les processus de protection de soi sont finalement très similaires.

Après l'avoir vu en moi ou chez mes proches Blanc-h-es militant-es ou non militant-es, je constate qu'être Blanc c'est aussi de ne pas réussir à prendre parti contre notre Blanchité raciste individuelle et collective lorsqu'elle s'exprime, ne pas réussir à trouver la force, avoir le courage du conflit et à nous décider à prendre le parti de l'opprimé-e. Pour moi, dès lors que je ne l'ai pas fait, cela est revenu à prendre dans les faits le parti des dominant-es et de notre Blanchité. "Sur une barricade il n'y a que deux côté camarade. Choisis ton camp". Et bien en cas de conflit, je sais que ma Blanchité, alliée à mes propres faiblesses, est aussi ce qui m'empêche de prendre parti concrètement contre le racisme. C'est dans cela aussi que ce joue mes lâchetés et mes complicités de Blanc face au racisme direct ou indirect des Blanch-es.

Conclusion

J'espère avoir pu montrer comment d'un impensé "racial", j'en suis venu petit à petit à comprendre l'existence d'un racisme systémique et de ma position social de Blanc avec ses

privilèges associés. Autre chose fût alors la découverte des résistances des Blanc-hes, mes résistances de Blanc, à me regarder comme Blanc occupant une position sociale privilégiée contribuant directement ou non au racisme. Je ne crois pas avoir réussi à expliquer clairement ce que je pense moi même, et ce que je comprends du racisme et de la blancheur dans leur complexité. J'ai néanmoins essayé de poser quelques éléments de réflexions même si ils sont biaisés, incomplets ou faux.

En tout cas, j'espère que les Blanch-es qui subissent et/ou participent au capitalisme et au racisme (en tant que rapport social), et qui souhaitent les remettre en cause, nous réussirons à faire avancer une réflexion encore trop rare en France, pour pouvoir au plus vite renverser le capitalisme et le racisme fusse au prix de la perte de nos avantages qui font que ces systèmes économiques, sociaux, culturelles, symboliques, identitaires, nous tiennent.

Je crois de plus en plus que cette Blanchité, comme instrument et incarnation du rapport social raciste en nous, ne pourra être combattue sans l'établissement d'un rapport de force autonome (hors de nous) des non-Blanch-es "contre" nous même, ou plus exactement contre notre participation directe et indirecte au racisme et contre notre Blanchité. Nous devons accepter que ce rapport de force soit plus ou moins exigeant voire "violent" en fonction de nos résistances et mauvaise foi de Blanch-es à lutter contre le/notre racisme et nos privilèges Blancs.

Pas plus qu'il n'y a "d'auto régulation du marché" ou de "loi de la main invisible" en économie capitaliste qui assureraient un soit-disant équilibre des dérives du capitalisme, nous n'avons de capacité spontanée en tant que groupe social dominant et avantagé par le racisme, à nous transformer par nous-même, spontanément et sympathiquement, sans un rapport de force et un rapport de sens, qui nous "aide" et surtout nous contraint à abandonner notre position sociale de Blanch-e. La question est de savoir si, de notre côté, nous allons faire notre part du travail et de la lutte pour contribuer concrètement et activement à cette lutte contre le racisme et notre Blanchité.

J.C., Lille, décembre 2010